

LE RAYON

I

Les premières ombres du soir s'étendaient sur le lac de Chinnereth, le lac de Galilée que sa forme et le bruit harmonieux de ses eaux faisait comparer à une harpe. Presque au bord de son rivage, dans un fouillis de citronniers, de grenadiers et lauriers-roses, la blanche villa de Gamaliel s'apercevait encore vaguement. Une buée transparente et légère, sorte de poudrolement d'or, noyait dans une harmonie imprécise les arêtes trop vives de ce cube de pierre aux longues et étroites fenêtres, au dôme trop lourd. En haut sur la terrasse élégante à la balustrade ajourée, Gamaliel, à demi-étendu sur des coussins, regardait l'horizon tranquille et pourchassait, avec son cousin Nicodème, en conversation grave :

— Il est passé, frère, le beau temps des enthousiasmes passionnés. Voici déjà bien des années que j'enseigne, et ce que l'on apprend sous le soleil, je crois l'avoir oublié ou l'avoir entendu. Le grand Hillel, le père de mon père, a employé sa vie à soulever et à trancher des questions d'école : les sacrifices et les fêtes, le repos du Seigneur, la forme des tentes à la fête des tabernacles ou le nombre des lu-

mières. Il commentait les paroles des anciens ; des centaines de disciples à leur tour commentaient ses paroles. Et Rabbân Siméon, mon père, après l'avoir écouté près de cinquante ans, lui et Shammî, le rival implacable, résumait ces disputes ardentes en un seul mot : "Rien n'est meilleur que le silence....."

— Tu enseignes, cependant, et tu es célèbre entre nos maîtres, dit Nicodème avec surprise.

— J'enseigne. Les hommes ont un tel besoin de croire ! As-tu rien vu de semblable à leur soif de savoir ! Ils cherchent. Ils appellent. Sait-on quoi ? Je leur donne ce que j'ai, ce que mes frères-grands et nobles entre les hommes, m'ont légué. Mais quelquefois je suis las de moi-même de la pauvreté de ces choses. L'autre hiver leur expliquant qu'un fardeau ne pouvait pas être porté un jour de sabbat, plus de mille pas — et puis après un passage dans une demeure fictive encore mille pas je me suis arrêté devant le regard pensif d'un adolescent un de ces regards purs qui semblent vous ouvrir une âme me penchant vers cet enfant, je lui ai dit : "Écoute en toi les chansons que ta mère te chantait pour t'endormir tout petit. Il y a plus de lumière dans ce chant de femme